

CHAPITRE IX

LA COLÈRE — LES EXCUSES

*Politesse de combat. — Effet de la colère violente.
Le maniement des excuses.*

Le bon ton doit permettre, sans sortir de ses propres limites, de répondre aux plus graves insultes. En effet, il existe une politesse de combat.

Mais elle ne confère pas la perfection. Et des gens bien élevés, sous l'empire d'une violente colère, peuvent s'égarer complètement.

Alors mieux vaut, si le vernis a craqué, s'en dépouiller momentanément. Et, de grâce, que l'on n'aille pas invoquer le savoir-vivre en des cas où, manifestement, il n'a plus rien à faire. Celui qui, la face congestionnée, le poing tendu, hurle dans la figure de son adversaire : « Soyez bien élevé, monsieur ! », aggrave son propre cas.

Qu'il laisse donc la politesse tranquille. Avant d'être dans les mots, elle est dans le ton.

Quelqu'un de vraiment éduqué ne dit pas à son adversaire : « Soyez poli. » Dès qu'il a pu reprendre empire sur soi-même, il l'amène à le redevenir.

De même, pour les excuses. L'homme peu raffiné hésite à en présenter. Il croit manquer à sa dignité.

Cependant l'harmonie des relations sociales est une

beauté de la civilisation. Quiconque la rompt par sa faute, ne doit-il pas la rétablir?

On voit bien la difficulté. Qui a troublé cette harmonie? Qui a tort?

Il est rare qu'un homme bien élevé, qui se sente dans son tort, hésite à s'excuser, fût-ce à l'égard du plus humble serviteur.

Il peut arriver que le cas soit douteux. Alors, si les interlocuteurs sont très polis, ils s'excusent tous les deux ensemble. Il ne faut pas se hâter d'avilir les excuses en les exigeant. Il suffit quelquefois d'éclairer courtoisement celui qui n'a pas vu.

Et l'on peut dire que, dans presque toutes les circonstances, les excuses exigées cessent, par cela même, d'être exigibles.

CHAPITRE X

SUSCEPTIBILITÉ — PLATITUDE

Tact. — Impertinence. — Savoir prendre les plaisanteries. — Confusion à éviter.

Il est dangereux de guérir trop vite la timidité des enfants. Elle leur tient lieu de tact, en attendant qu'ils jouissent du discernement nécessaire. Puissent-ils rester timides toute leur vie, s'ils ne doivent pas acquérir cette indispensable notion!

Le tact, c'est l'art d'être timide avec opportunité. C'est l'antenne de la politesse. C'est une ruse supérieure qui se cache dans l'aisance. C'est une balance rapide de la valeur des mots. Il est difficile de ne jamais manquer de tact. Il est heureusement rare d'en manquer toujours.

Le tact s'exprime en un vieux proverbe : « Ne point parler de corde dans la maison d'un pendu. »

Cependant l'on peut être obligé à une incursion sur des terrains délicats, et alors le tact qui était une habileté dans le *non-dire*, devient une habileté dans le *dire*.

Le manque de tact est une maladresse par laquelle, croyant être agréable à quelqu'un, on obtient l'effet contraire.

Mais il est des cas où, sans aller jusqu'à l'insolence, on porte sciemment la conversation sur un point faible

de l'interlocuteur. C'est de l'impertinence. Il y faut aussi de l'habileté. Les gens impertinents ont quelquefois du tact.

Il y a une impertinence modérée et par jeu, qui est la taquinerie.

Certaines personnes croient voir, en la moindre plaisanterie, une impertinence, et dans un manque de tact, une insolence. Elles sont susceptibles.

Elles exigent plus de politesse chez les autres qu'elles n'en montrent elles-mêmes, et manquent à ce tact suprême, qui est de ne point paraître atteint par les fautes du prochain.

Craignant de verser dans la platitude, elles n'aperçoivent pas les différences qui existent entre viser la dignité, commettre une maladresse, lancer une plaisanterie.

Il y a seulement platitude quand se produit un effacement volontaire de la dignité. La platitude accepte un affront ou bien rampe pour obtenir ce qui pourrait être demandé courtoisement, mais debout.

Il serait déplorable de mettre à son compte la bonhomie, la facilité d'humeur, tous les sourires enfin de la politesse.

CHAPITRE XI

LES MANIES

Mauvaises et bonnes manies. — Fumeurs et non-fumeurs. — L'avarice. — Anecdotes.

Le maniaque, si nous prenons ce mot dans un sens qui n'est pas proprement médical et non toujours péjoratif, vit en société. Il doit donc se préoccuper de l'incidence de ses manies sur autrui.

Qu'est-ce donc qu'une manie? L'exagération d'une habitude qui peut, au début, être indiquée par la raison ou par la recherche d'un agrément et qui, ensuite, s'intègre au subconscient.

Il y a, au regard du prochain, de mauvaises, et, le croiriez-vous, de bonnes manies.

Les exemples des premières se présentent tout naturellement à l'esprit du lecteur. Qui n'a pas souffert des manies des autres et même des siennes propres?

Il vous est arrivé, si vous êtes fumeur, de voyager avec un non-fumeur ayant l'horreur du tabac. Un certain degré de répulsion pour la plante de Nicot équivaut aujourd'hui à une tendance gênante dans la vie de société. Si, autrefois, c'était le fumeur qui était l'homme désagréable, aujourd'hui, le fâcheux c'est le non-fumeur.

Cependant l'amateur de tabac peut, lui aussi, quelque

généralisée que soit cette habitude, la pousser à la manie. Et il devra se représenter les goûts et les dégoûts d'autrui, en n'abusant pas d'un usage général qu'il n'est permis à personne de rendre odieux. Tels ces nuages épais dont on aveugle les gens dans les lieux publics.

Exiger le sacrifice total, c'est abusivement imposer son moi aux autres, mais, pour le fumeur, se contraindre en certains cas, c'est rendre à autrui les égards que la politesse, à défaut de la charité, exige.

Veut-on un exemple emprunté à ce grand pays qui a donné au monde un terme universel pour définir l'homme poli, *le gentleman*?

Quelle est donc l'origine du *smoking*? Comme son nom l'indique, c'était, en Angleterre, un vêtement apporté aux convives masculins à l'issue du dîner. Ils le revêtaient, quittant le frac, au moment où les femmes avaient abandonné la salle à manger dans laquelle ils demeuraient pour fumer. Puis, le dernier cigare éteint, ils remettaient l'habit, tenu à l'écart du tabac. Ainsi pouvaient-ils retourner au salon sans risquer d'incommoder les « ladies » par une odeur tenue à l'époque — c'était il y a un siècle — pour indésirable.

Nous espérons que ce petit aperçu sera jugé, par le lecteur, d'autant plus impartial, que les deux auteurs qui l'écrivent sont, par rapport à la fumée, deux maniaques, l'un pour, l'autre contre!

**

Parmi les manies qui peuvent affecter la politesse, nous rencontrons l'avarice.

Voyez-vous cet homme que vous savez être à la tête d'une grosse fortune? Suivez-le dans les différents actes de sa vie et découvrez sur son visage la secrète volupté qu'il éprouve, s'il est en voiture, à faire payer la course

par son compagnon de route, s'il s'assied à une table de café, à prolonger l'entretien pour que l'ami, fût-il pauvre, se décide à demander l'addition.

Nous trouvons, en ces exemples, la politesse blessée par l'avarice d'un homme qui se targue, cependant, d'être très bien élevé.

Par ailleurs, le souci des nuances nous conduit à dire qu'il peut devenir opportunément délicat de laisser à la charge de plus pauvre que soi, pour ménager son amour-propre, une dépense qui ne soit pas trop lourde.

**

Le lecteur n'attend pas de nous une énumération sans fin des manies nuisibles.

Venons-en aux manies que nous tenons pour bienfaites.

Celles-ci procèdent de l'ordre.

Telle, la recherche de l'exactitude, qui fait souffrir un maître de maison, si l'heure du repas est retardée d'une ou deux minutes, et nous disons bien une ou deux minutes!

Importune au regard de certains, de quel souci de discipline cette manie ne s'inspire-t-elle pas! Les maniaques de l'heure apportent beaucoup moins de gêne à autrui, que ceux dont la règle est le caprice du moment.

Mais, parfois, c'est un jeu innocent que de taquiner un peu les fanatiques de l'exactitude.

Un de ceux-ci était venu séjourner, en compagnie nombreuse, dans un vieux château. La pièce, que nous appellerons « le petit salon d'indispensable solitude », était unique. Et chacun savait que cet excellent homme avait coutume de s'y rendre en consultant sa montre, à la même heure, à la même minute, à la même seconde. La grande joie était de s'enfermer un instant avant lui derrière cette

porte, dont il secouait la poignée avec une rage inexprimable!

**

Voulez-vous une autre bonne manie? Celle qui pousse certains individus, dans un cercle ou à la campagne, à souffrir cruellement de voir dépliés et non remis en place sur la table, les journaux mis à la disposition de tous.

Manies sans doute que tout cela, mais qui ont une source pure et des conséquences, en somme bienfaisantes, pour le prochain.

DEUXIÈME PARTIE

MANIFESTATIONS PRIVÉES DE LA VIE DE SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

AUDIENCES

Qui est débiteur en fait de politesse? — Audiences des Souverains et Chefs d'Etat. — Audiences des grands personnages.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les personnes bénéficiaires de certains avantages présents ou légataires d'avantages du passé, même s'il n'en reste que la mémoire, sont tenues, dès le premier abord, à la bienveillance envers de moins favorisées.

D'où une quantité de nuances! Par exemple celle-ci : entre deux interlocuteurs, celui qui doit se montrer le plus poli est, soit le plus haut placé, soit celui qui représente une tradition plus considérable. Car le fait d'être détenteur d'une haute position ou de savoir qu'elle fut occupée par sa famille, rend, en quelque sorte, *débiteur de politesse* à l'égard du public.

AUDIENCES DE SOUVERAINS OU DE CHEFS D'ÉTAT

Il faut la demander par écrit à la « Maison » et se rendre, quelques minutes avant l'heure, à la convocation reçue. Quant à la tenue, il paraît un peu puéril de vouloir ici la fixer. Elle est appelée à varier selon le

temps et selon les pays. Il n'y a rien de déplacé à s'en informer. Si l'habit ne fait pas le moine, la correction de la mise et son *appropriation aux circonstances et lieux*, caractérisent l'homme de bonne compagnie.

Est-il besoin de dire que l'on doit s'incliner sur le seuil et, bien entendu, ne jamais tendre la main le premier. Cette dernière considération s'applique, d'ailleurs, toutes les fois que l'on se présente devant quelqu'un à qui l'on doit le respect.

Le privilège du Souverain ou du Chef d'Etat est d'interroger et de donner congé lui-même.

**

S'il s'agit d'un membre du gouvernement ou d'un ambassadeur, il n'est pas incorrect de lui écrire directement, mais, selon le degré des relations que l'on a avec lui, il est peut-être plus discret de s'adresser à un attaché de cabinet ou à un secrétaire. Sans doute, le Ministre ou l'Ambassadeur use-t-il moins formellement de la faculté de donner congé; il fait plutôt comprendre quand est venu le moment de se retirer. Au visiteur de montrer que, soucieux de ne pas importuner celui qui le reçoit, il n'est pourtant pas pressé de se libérer lui-même. Dans les audiences, la conversation ne saurait s'étendre à des idées générales que si celui qui reçoit veut être particulièrement aimable.

Il ne s'agit ici, bien entendu, que de quelques avis, d'ailleurs fort discrets, à celui qui est reçu et qui doit se borner à suivre un entretien, sans prendre la responsabilité de le prolonger.

On distinguera sans insister entre les audiences de courtoisie et les audiences qui ont pour but de solliciter une faveur.

En ce cas, on ne saurait trop conseiller au demandeur de se montrer simple et direct. Il évitera à bon escient, toutes ces considérations et circonlocutions sur l'intérêt général, qui servent à masquer, d'une maladroite hypocrisie, l'intérêt particulier pour lequel il plaide.

Mais toute audience, c'est-à-dire visite à un personnage représentatif, doit s'envelopper, comme d'un manteau de cérémonie, de quelques phrases d'apparat.

CHAPITRE II

RENDEZ-VOUS D'AFFAIRES

Brièveté de la part du solliciteur. — Bienveillance de la part du sollicité. — Fermeté courtoise sur terrain égal.

Par opposition au cas précédent, toute digression doit être considérée comme une perte de temps et une sorte de préjudice porté à celui qui vous a accordé le rendez-vous.

Le demandeur doit se tenir à une égale distance de l'obséquiosité et de la suffisance. Quelques mots aimables d'entrée en matière, et puis, droit au but! On ne doit pas craindre de prendre congé aussitôt que l'affaire est élucidée, fût-ce moins de cinq minutes après être entré. Un homme très occupé appréciera, par-dessus tout, cette discrétion.

Si vous venez à vous apercevoir que vous n'obtiendrez pas ce que vous désirez, ne trahissez pas votre déception. N'acceptez pas non plus trop vite votre défaite! Et présentez sans nervosité les arguments que vous aurez préparés.

Obtenez-vous une solution favorable? Ne prenez pas l'air d'un noyé qui vient d'être tiré de l'eau.

En somme, hors les épanchements de l'intimité, on se trouvera toujours bien de livrer le moins possible de

soi-même. Ceci ne veut pas dire qu'il faille paraître dissimulé ou par trop restrictif.

Etre toujours un peu soi-même, sans l'être indiscretement ou naïvement!

Le sollicité.

Sans doute plus libre, mais pas complètement, a-t-il peut-être à se défendre. Il est des hommes qui usent de leur prestige pour le laisser peser sur leur interlocuteur. D'autres s'en servent pour le faire rayonner en encouragement et en bienveillance.

Un homme comme le maréchal Lyautey savait donner de l'élan à toute une carrière, par quelques mots d'accueil.

**

Beaucoup de rendez-vous d'affaires mettent en présence, non plus un solliciteur et un sollicité, mais des hommes discutant sur des positions égales.

La politesse n'exige nul abandon de droits. La courtoisie permet la plus grande fermeté, tolère quelque vivacité, déconseille l'acrimonie.

Le sourire peut être une arme à la fois défensive et offensive.

CHAPITRE III

VISITES DE COURTOISIE

Anachronismes : visites de digestion, le jeu de trente-deux cartes! — Equipages d'hier et d'aujourd'hui. — Les obligations mondaines subordonnées à la loi du travail. — Les visites que l'on fait encore. — Thés, cocktails. — Le baise-main. — Les révérences.

Jadis, ce laps de temps imprécis qu'on appelle l'après-midi, était, pour certaines personnes, consacré à des rites dont le simple rappel amuse comme un anachronisme.

Représentons-nous, par exemple, la vie de ces « femmes de qualité » que certains ont connues dans leur jeunesse, et qui subissaient, à l'égard du monde, une sorte d'esclavage souriant et volontaire.

Reportons-nous à près d'un siècle en arrière, et revivons quelques instants avec ces grand-mères, du temps qu'elles avaient elles-mêmes des aïeules sur la terre.

Si la jeune génération féminine veut bien contempler ce tableau avec nous, quels sourires ne ferons-nous pas naître!

Le déjeuner a été servi à midi ou même plus tôt. Dès une heure et demie, le cordon de la sonnette s'agite. Le valet de pied, en faction à la porte, car alors il existait un emploi de ce genre, a déjà introduit un visiteur. Celui-ci est en redingote et garde cérémonieusement à la main

le huit-reflets que la bienséance de l'époque ne lui permet pas d'abandonner dans l'antichambre. C'est déjà une familiarité que de le poser à côté de soi. Il a conservé sa canne et souvent il a les deux mains gantées.

Qui est donc ce visiteur « matutinal » ? Un homme venant accomplir le rite de la visite de digestion.

Ce pouvait être un ami charmant qu'on avait plaisir à recevoir, ou quelquefois une vague relation, sans agrément particulier. Car quiconque avait dîné en ville, était tenu à rendre cette visite, comme la maîtresse de maison à la recevoir. Notons bien ce trait : la vraie femme du monde de jadis, et c'est ce qui lui donnait à la fois une certaine grandeur hiératique et beaucoup de banalité, se montrait également et parfaitement aimable avec tout le monde. La suprême impolitesse eût été alors de laisser paraître une nuance dans l'accueil que l'on réservait aux uns comme aux autres.

Il est deux heures. Le visiteur se retire.

Les chevaux, attelés au coupé, piaffent dans la cour. Madame aussi va faire des visites. Elle va en égrener l'interminable chapelet dans des maisons différentes où les mêmes propos, les mêmes sourires, s'échangeront dans la même atmosphère de courtoisie et d'indifférence dissimulée.

Entre ces visites accomplies en personne, se plaçaient des haltes devant les demeures où il convenait de faire déposer des cartes. Opération que la visiteuse surveillait elle-même, quelquefois distraitement. Il arriva un jour ceci :

Après un certain nombre de ces haltes, le valet de pied, se penchant à la portière, murmura :

— Je dois prévenir madame qu'il ne me reste plus de cartes.

— Comment ? dit-elle surprise.

Et celui-ci de balbutier :

— Je me suis trompé, je n'ai pris qu'un jeu de trente-deux au lieu de cinquante-deux!

**

Autrefois, lorsqu'un homme demandait à une femme la permission de lui rendre visite, elle répondait :

« Monsieur, je serai charmée que vous veniez prendre, chez moi, une tasse de thé. »

Aujourd'hui, le petit-fils de cet homme galant qui pose la même question à la petite-fille de cette dame, s'entend répondre :

« Allons prendre un *pot* ensemble demain. Passez chez moi, je vous emmènerai dans ma voiture. »

Et si nous voulons poursuivre la comparaison entre les deux époques, imaginons les deux équipages. Voici, dans l'auto à forme basse, deux têtes juvéniles, presque pareilles, sans chapeau. L'une avec des cheveux à peine plus longs, toutes deux la cigarette à la bouche. Et le principal trait distinctif est que le rouge des lèvres féminines fait apparaître plus pâle le visage glabre du jeune homme.

Quant à l'équipage de la grand-mère, il suffit d'écouter ce dialogue qui fut échangé entre deux personnes, dont la plus jeune est encore vivante. Rencontrée un jour par sa tante, alors qu'elle sortait dans une victoria à un cheval et sans valet de pied, elle reçut la réprimande suivante :

— Ma chère enfant, que tu te promènes en victoria et non en landau dans l'après-midi, soit, je sais que les jeunes femmes ont pris cette liberté. Mais, que tu t'aventures sans valet de pied, je te préviens que je ne saurais l'admettre.

**

Dans les grandes villes, on ne fait plus guère de visites de courtoisie, et cela en raison de cette loi du travail,

appliquée à toutes les catégories sociales et à laquelle les femmes elles-mêmes n'échappent plus. Et puis, pourquoi ne pas le dire, on a fini par découvrir ce qu'il peut y avoir de disproportionné entre l'effort représenté par la servitude mondaine étendue à la journée entière, et la valeur intrinsèque d'un effort humain. S'il y a aujourd'hui trop de relâchements, et pour tout avouer, trop d'indiscipline et d'abandon au regard des coutumes courtoises, il y avait, jadis, une trop forte propension à donner à un simple usage un sens absolu. Le temps n'a pas été dispensé à l'homme pour le perdre en vains simulacres d'activité.

**

Quelques survivances des rites d'avant guerre sont parfois retenues.

Elles sont essentiellement relatives et subordonnées à l'extension de la loi du travail, dont nous ne saurions assez rappeler l'importance grandissante. Cette considération peut toujours gouverner, modifier, supprimer les usages les plus recommandables. Comme le disait, il y a fort longtemps, un seigneur de l'esprit : « Tout le monde n'a pas l'honneur d'être pauvre. » Et si cet honneur s'étend, il n'en impose que de plus nombreuses exceptions à d'anciennes formalités.

On ne saurait jamais tenir rigueur à l'homme occupé, vivant seul et n'ayant pas à sa disposition des facilités de toute sorte, de manquer à ces rites dont l'accomplissement paraît plus spécialement réservé aux épouses. C'est ainsi qu'au risque d'encourir peut-être le courroux des jeunes mariées, si elles daignent jeter les yeux sur ce livre, nous leur rappellerons gentiment, que le devoir d'une femme, à moins qu'elle soit elle-même absorbée par un métier, est de s'astreindre à une certaine discipline pour maintenir l'essentiel des rapports de société.

**

Ce n'est pas toujours facile. L'évolution des mœurs est plus influencée qu'on ne croit par la vie matérielle. Voilà pourquoi tant de formalités sont laissées à l'abandon. S'il est encore quelque vieille dame qui s'étonne, dans un antique hôtel de la rive gauche, que ses jeunes relations, tenant logis à Auteuil ou à Passy, ne viennent pas la voir, sera-t-il permis de lui rappeler respectueusement qu'« au temps des équipages » on circulait à Paris avec plus de rapidité qu'au temps des automobiles?

Les vieux Parisiens se souviendront qu'entre trois et cinq heures on allait plus vite, en voiture à cheval, de l'Opéra à la rue de Varenne, qu'aujourd'hui en auto. Observation qu'eût peut-être faite M. Prudhomme, s'il vivait encore, mais qui, à elle seule, explique en grande partie l'abandon, au moins partiel, de certaines coutumes.

**

Nous avons dit qu'on ne pratique guère plus l'usage des visites de courtoisie. On fait encore quelques visites d'agrément.

Contrairement à l'ancien usage du « Jour de Madame », où il fallait prendre l'initiative de la visite, il convient, aujourd'hui, plutôt d'attendre que cette initiative vienne de la maîtresse de maison.

Retenons une habitude, qui se répand de plus en plus, celle des cocktails, qui ont remplacé les thés.

En raison des exigences de la vie de travail, l'heure de ces cocktails est plus tardive, plus prolongée, et aboutit quelquefois à un dîner improvisé. Une part de fantaisie ajoute un charme de plus à l'accueil moderne.

On peut, en ces réunions, déplorer la négligence vesti-

mentaire de certains hommes. Soyons-leur indulgents. La loi du travail fait ici fléchir celle de la tenue, sans cependant la faire oublier jusqu'au point de conduire à la décadence.

**

Puisque nous sommes en visite, parlons du baise-main. Ecartons le baise-main amical qui n'obéit à aucun protocole. Comme tous les gestes spontanés et affectueux, il est commandé par le cœur plus que par les coutumes. A peine est-il besoin de dire que cette sorte d'expansion, comme la plupart des manifestations de sympathie, se modère devant la solennité d'une réunion.

Il ne faut pas croire que le baise-main de cérémonie soit une forme obligatoire de politesse, également requise en tous les pays.

Les sociétés anglo-saxonnes ne le pratiquent pas, alors que l'ancienne Russie le tenait pour strictement obligatoire, comme l'Autriche et l'ancienne Pologne par exemple.

Quant à la France, sauf à l'égard des princesses royales, en présence de qui, d'ailleurs, un vieil usage n'autorise pas à rendre cet hommage du baise-main à d'autres femmes, cette pratique n'a jamais été de rigueur. On peut dire qu'elle obéit aux variations de la mode et que, depuis un certain nombre d'années, on semble y revenir. Nous avons pu voir, cependant, au début du siècle, où le baise-main était courant, des hommes d'un certain âge, hautement qualifiés en matière de courtoisie, qui, pour saluer une femme, gardaient, en s'inclinant, la main qui leur était tendue, sans la toucher des lèvres.

Mais, comme ce geste présente peut-être plus de difficulté que l'autre à accomplir dans toutes ses nuances, les jeunes gens pratiquent plus volontiers le baise-main. C'est une marque de respect envers les femmes et plus spécia-

lement lorsqu'elles sont âgées ou de situation importante. En ce cas, et pour souligner l'intention de déférence, il sied, non pas d'élever vers soi la main offerte, mais de se pencher sur elle. Dans une réunion où les femmes sont assises les unes à côté des autres, le baise-main pourrait prendre une allure « en série », et alors vaut-il mieux, comme l'a dit justement Paul Reboux, ne l'adresser, autant que possible, qu'à la maîtresse de maison.

En tout cas, gardons-nous de certaines lois imprudemment généralisées : celle, par exemple, qui interdirait toujours de baiser une main gantée. Oublierait-on le temps qui n'est pas si lointain où, au bal, les femmes, comme les hommes, restaient gantées obligatoirement, et où certaines femmes, même chez elles, portaient souvent des gants? Et l'on n'a jamais su qu'il fût défendu de leur baiser la main.

A propos d'une interdiction théorique : convient-il de baiser la main dans la rue? On peut conseiller de s'en abstenir, ne fût-ce que pour éviter les plaisanteries de *Gavroche*. Cependant un mouvement spontané qui, dans la joie du revoir, pousse à embrasser un proche parent, une proche parente, ou à prendre la main d'une amie intime pour la porter à ses lèvres, même dans la rue, n'est nullement de mauvais ton. En cela comme en tout, c'est une question de nuances.

Disons un mot de la révérence. Elle n'est plus que la suprême politesse des petites filles. On ne saurait assez louer les mères de famille qui tiennent à conserver, pour leurs enfants, ce charmant usage.

C'était, devant les femmes d'un certain âge, élégant, pour une jeune fille, de faire la révérence avec autant de naturel que possible et sans exagérer le geste.

Mais les femmes dites « d'un certain âge », auxquelles serait destiné cet égard, semblent n'y plus tenir. Les pro-motions dues à l'âge ne sont plus guère acceptées aujour-

d'hui par ceux ou celles qui s'en seraient montrés jaloux autrefois.

Quant aux révérences de cour, de rigueur à l'égard des personnes souveraines, bornons-nous à signaler que les femmes, mariées ou non, les doivent aux rois, comme aux reines, et à certaines altesses.

Le souvenir de ces révérences de cour a été conservé dans le « bal des débutantes ».

La coutume, assez moderne, s'est répandue de ne plus tendre une main gantée. On arrive à l'affectation qui est de faire attendre la main tendue, tandis que l'on se dégante.

D'ailleurs, on abuse du serre-main. Que de gens ne voit-on pas, au coin d'une rue, qui le recommencent indéfiniment. Un homme de goût avait interdit le serre-main dans son bureau!

CHAPITRE IV

L'INEXACTITUDE

Sa prétendue élégance. — Les dommages qu'elle cause. — Péché véniel, péché mortel. — Délits instantanés, délits continus. — Droits au retard. — Trop tôt!

Beaucoup de gens, par une feinte assez habile, cherchent à donner à ce défaut, si gênant pour les autres, un air d'élégance.

La politesse, ayant pour objet principal de ne point importuner autrui, l'inexactitude est la forme la plus fréquente de l'inconfort qu'on inflige à son prochain.

Si nous pouvions appeler à notre ban les maîtres de maison et plus encore leur « cordon bleu », quel témoignage véhément ne nous apporteraient-ils pas? Tel *maître queux* célèbre, digne de Vatel par la noble conscience qu'il a de son métier, ne nous dirait-il point qu'il est des plats qu'on doit attendre et non pas faire attendre.

Une omelette se ratatine, une sole au vin blanc se durcit, un soufflé s'affaisse! Tant pis pour le retardataire, mais les autres! Vis-à-vis d'eux, il portera ou, qu'on nous le permette, *elle* portera la responsabilité du manque de saveur d'un mets préparé avec cette ferveur de l'artiste pour son chef-d'œuvre.

Ce préjudice, il est vrai, n'est que la privation d'un

plaisir. Mais combien d'autres cas où l'inexactitude est cause de véritables dommages. Si vous êtes défaillant à un rendez-vous, voilà peut-être manquée une affaire dont vous n'étiez pas le seul bénéficiaire.

Une femme en retard, et heureusement pour la galanterie française, c'est le cas le plus fréquent, ne commet, dit-on, qu'un péché véniel. Un homme ne saurait faire attendre une femme sans tomber, au regard de la politesse, en état de péché mortel.

Il est une plasticité, en matière de savoir-vivre, qui permet bien des adaptations. Toutefois, certains principes ont une valeur absolue. Et l'on est en droit d'affirmer que l'inexactitude, indépendamment du préjudice qu'elle peut causer à autrui, constitue une impolitesse en soi.

Pourquoi? Parce que le fait de se rendre en retard à une réunion, concertée à l'avance et à une heure fixée d'un commun accord, révèle un manque d'égards envers la communauté à laquelle on appartient.

**

En matière de « droit pénal », on discerne les *délits instantanés* qui ont un caractère *occasionnel* et les délits continus qui revêtent la forme de l'habitude.

Que cela est donc vrai pour l'inexactitude! Certains ont oublié de remonter leur montre et ne commettent qu'un *délit instantané*. D'autres ne veulent pas avoir de montre sur eux, car le rappel de l'heure mettrait une entrave à leur liberté du moment. Ils veulent vivre dans l'instant et au diable le gêneur.

Enfin, parmi les inexacts, nous trouvons les incurables. Rien ne peut les sauver!

**

Certaines professions donnent le droit, non point d'être inexact, mais d'être en retard. Et l'on saisit la nuance. Au premier rang est le médecin que peuvent retenir les soins donnés à un malade; et puis vient l'homme politique que devraient retenir les soins donnés à la Nation.

**

L'inexactitude ne consiste pas seulement à arriver en retard, mais parfois à arriver trop tôt.

Voyez ce débutant, invité, pour la première fois, à un grand dîner. Il est convié pour huit heures et demie et, par un sentiment aussi louable en son principe que fâcheux en sa conséquence, il arrive un quart d'heure avant l'heure fixée.

Le personnel vaque aux derniers préparatifs, quand la sonnette retentit. Essoufflé, étouffant le mot... d'impatience, le serviteur passe en hâte son frac et court à la porte. Réprimant un froncement de sourcils, il introduit le fâcheux dans le salon vide.

Puis il avertit le maître de maison. A ce moment, celui-ci noue sa cravate avec cette nervosité qui accompagne une telle opération au résultat incertain!

En un mouvement d'égoïsme bien masculin, il reproche à sa femme d'être en retard!

Elle se défend. On vérifie les montres. Elle refuse de s'arracher à sa toilette.

Enfin tous deux entrent au salon, les mains tendues :

— Quelle joie, cher ami, de vous voir!